

LA QUESTION DU CHEMIN DE FER

Le tracé du chemin de la Rive Nord fait actuellement le sujet de toutes les discussions, à Montréal. Le Conseil-de-Ville, dans une de ses dernières séances, s'est prononcé contre le choix du gouvernement, et a décidé de refuser le paiement du million de la ville si la route ne passe pas par le Bout-de-l'Isle, et si le terminus n'est pas placé sur le terrain des casernes, rue Saint-Paul.

Dimanche soir, il y a eu une grande assemblée publique, sur la place Saint-Pierre, pour discuter cette question. Plusieurs orateurs populaires, entre autres MM. Taillon, député de Montréal-Est; Loranger, député de Laval; Beaubien, Orateur de la Chambre d'Assemblée, etc., prirent la parole. Tous furent d'accord pour demander au gouvernement de revenir sur sa décision. Les résolutions suivantes furent ensuite votées à l'unanimité:

Que cette assemblée prie le gouvernement de vouloir bien reconsidérer la décision qu'il a prise au sujet du tracé du chemin de fer de la Rive Nord, et revenir, s'il est possible, au tracé du Bout-de-l'Isle; que dans l'opinion de cette assemblée, ce tracé est celui qui est le plus d'accord avec les intérêts de la Province et de la ville de Montréal; et que c'est celui que les citoyens de cette ville ont toujours cru, en 1872 comme en 1875, devoir être adopté définitivement;

Que cette assemblée regrette la décision prise par le Conseil-de-Ville de Montréal à sa séance du 4 juin courant;

Que le vœu de cette assemblée est que les conditions arrêtées entre le gouvernement et la cité de Montréal, en septembre 1875, soient respectées; que conséquemment, le gouvernement devrait construire jusque dans la partie Est de cette ville, la ligne de chemin de colonisation du Nord, et mettre ainsi la Corporation en demeure de payer; et cette assemblée est confiante que la balance du million sera payée à ces conditions.

Montréal exige que le terminus du chemin du Nord soit placé dans les limites de la ville, et que la jonction avec le chemin d'Ottawa se fasse aussi au même endroit. On craint qu'avec le tracé de Terrebonne, le chemin d'Ottawa se joigne au chemin de Québec à cet endroit, en évitant Montréal, par conséquent.

On attend avec curiosité et avec anxiété la réponse du gouvernement aux résolutions exagérées adoptées par le Conseil-de-Ville, et aux résolutions modérées adoptées à l'assemblée de dimanche.

C'est une question de la plus haute importance, qui touche aux intérêts les plus vivaces et à l'avenir commercial d'une ville qui est la métropole du Canada en même temps que la métropole de la province.

LA VIEILLE FILLE

Elle n'a pas fait de vœux et mourra vierge.

Les romanciers et les poètes en ont fait un être envieux et haineux. Le monde la fait ridicule.

Les romanciers et les poètes sont injustes; le monde est bête.

Parce qu'on la voit pâle, amaigrie, anguleuse souvent, l'œil enfoncé et bistré, la taille roide, manquant de moelleux dans les mouvements et de grâce dans les attitudes, on la trouve laide. On oublie tout ce que le premier baiser de l'amour donne de perfection à la beauté. Elle—de loin—du coin que lui ont assigné les conventions sociales, elle a comme les autres regardé l'amour, et l'amour a passé près d'elle sans la toucher.

On attribue son impassibilité à de la sécheresse. Qui saura tous les trésors de tendresse qu'elle est obligée de conserver?

Elle est dans la position d'un richard dont les marchands et les pauvres ont refusé l'argent et que le public traite d'avare.

Dans toute autre femme, la nature a mis une mère; la société a modifié cette loi.

Elle a eu seize ans comme tout le monde; elle a eu la fraîcheur du teint comme la fraîcheur de l'âme. Elle a été gaie comme un pinson et légère comme un papillon.

Elle a certainement charmé; et, à coup sûr, un homme, un seul, si l'on veut, mais enfin un homme a rêvé un instant en la regardant passer.

Elle a, comme toute jeune fille, prononcé d'instinct le mot: *Quand je serai mariée*—parce qu'elle sentait en elle la vocation que la nature met dans le cœur de toute femme.

Un homme s'est approché de sa sœur, lui a parlé tout bas; sa sœur a rougi.—Elle, palpita, a regardé de loin... Puis, un beau jour, il y a eu grande fête à la maison, puis grand deuil. Cet homme avait emmené sa sœur, et ils étaient allés créer une famille de leur côté. Sa mère, en soupirant, l'avait embrassée en

lui disant: Bientôt ce sera ton tour et tu me quitteras comme elle.

Elle avait répondu: Non!—Mais la nuit elle avait rêvé qu'elle aussi elle était vêtue de blanc, que les orgues chantaient joyeuses et qu'un beau jeune homme était à ses côtés.

Et elle passait de longues heures à rêver de son rêve.

Elle était distraite, préoccupée, et lorsque la mère lui demandait:

—A quoi penses-tu donc?

Elle baissait la tête, rougissait et murmurait:

—A rien.

Un jour elle retrouve ses chansons, ses yeux pétillent, le bonheur ruisselle de tout son être. Elle a entrevu le jeune homme du rêve.

Il n'y a plus qu'à attendre.

L'année n'est pas écoulée que lui—qui n'a pas même fait attention à elle—a pris une autre jeune fille.

Elle soupire—se dit: Ce n'est pas lui.

Puis la rêverie d'autrefois devient de la mélancolie.

Ces mélancolies sont intermittentes, elles s'en vont, puis reviennent plus sombres toujours.

Des jeunes gens lui disent des mots indifférents auxquels elle attache une portée cachée, et elle se demande à chaque instant:

—Sera-ce celui-ci? sera-ce celui-là?

Les jeunes gens disparaissent emmenant des compagnes; ils attend toujours.

Toutes les amies de son âge sont devenues des femmes, des mères...

Sa mélancolie devient de la tristesse.—Pourquoi donc ne suis-je pas aimée? soupire-t-elle.

Mon miroir ne me dit pas que je suis laide, et mon cœur m'assure que j'aimerais bien.

Elle languit doucement. La famille fait venir le médecin, qui tâte le pouls, fait tirer la langue, fronce le sourcil, réfléchit un instant, puis écrit sur un bout de papier:

*Sous-carbonate de fer, au moment du dîner, dans une cuillerée à soupe.*

*Vin de quinquina, petit verre matin et soir.*

Imbécile! Il fallait écrire: Prendre un mari.

Elle mange son fer, boit son quinquina, et elle languit toujours.

La nuit on l'entend sangloter!

Celles de son âge sont mariées depuis longtemps.

Les plus jeunes qu'elle partent à leur tour.

Un jour sa mère tombe malade. Elle ne songe plus à elle, elle est sans cesse debout, ne dort pas, combat la maladie, essaye de la terrasser, mais la mort frappe.

Quand les larmes sont séchées, elle regarde autour d'elle; elle est seule, toute seule.

Alors, si sa sœur a des enfants, elle la supplie de la prendre avec elle, et elle commence ce terrible métier de mère de second sang—la mère qui n'a pas procréé.

On l'appelle tonton, on rit d'elle, on la fait tourner; les hommes oublient que, si elle n'est plus jeune fille, elle est toujours chaste et vierge, et parlent devant elle comme devant une femme mariée.

Si sa sœur ne veut pas d'elle ou qu'elle n'ait pas de sœur, le désespoir, la mort au cœur, elle prend des bêtes, des chiens, des chats et des oiseaux, et elle les aime et se dévoue pour eux.

Elle a un besoin de dévouement, ce besoin qui est dans le cœur de toutes les femmes.

Parfois elle maudit les convenances sociales qui ont donné à l'homme le droit d'activité et à la femme le devoir de passivité. Peut-être, si elle avait pu aller vers un de ces êtres qui l'ont regardée un instant, si elle avait pu lui dire:

—Vous me plaisez, je vous aimerai: prenez-moi!

Peut-être, à l'heure qu'il est, serait-elle mère de famille comme les autres.

Pourtant, elle voit passer couvertes de richesses, entourées d'hommes beaux et jeunes, des filles immondes beaucoup plus laides qu'elle, beaucoup plus âgées, qui sont bêtes et qui n'ont pas de cœur.

Elle ne peut se rendre compte de ce phénomène étrange, en vertu duquel un homme n'épousera pas une vierge jeune, charmante, parce qu'elle n'a pas d'argent, et vivra en concubinage avec une femme vieille, laide et qui le ruine.

Sa vie s'écoule inutilisée par la sottise humaine. Mais qu'il s'agisse d'abnégation, de dévouement, d'héroïsme, elle est là, debout, vaillante.

On dirait que tous les nobles sentiments qu'elle avait dans le cœur, et qui ne pouvaient s'épancher au dehors, ont centuplé de force par la concentration.

Lisez l'histoire annuelle des grandes actions, les vraiment grandes, les seules grandes—le rapport de l'Institut pour le choix des prix de vertu.

Les héros sont tous de vieilles filles!

Et pour dix qui arrivent à la publicité, combien restent dans l'ombre!

Riez donc d'elles, riez-en toujours. Pour moi, lorsque j'en rencontre une, mon front se courbe avec respect comme devant une grande vertu, et mon cœur se serre comme devant une martyre.

—Mgr. Conroy est arrivé à Ottawa mercredi, le 6 courant. Il a été reçu magnifiquement. Il est l'hôte du Gouverneur-Général, dont il a été, dit-on, l'ami d'enfance et le compagnon de collège.

L'ÉTENDARD DU PROPHÈTE

Nous empruntons à un journal viennois les détails suivants sur l'étendard du Prophète, dont il a été souvent question ces jours-ci:

Le drapeau de Mahomet mesure deux aunes de long sur une aune et demie de large; il est vert foncé. L'étoffe a été empruntée à une tenture suspendue devant la porte de la sultane Aïcha, épouse favorite de Mahomet. Voici dans quelles circonstances. Le Prophète était sur son lit de mort. Les chefs militaires que la guerre appelait au dehors étoient venus prendre les ordres de Mahomet. En les congédiant la sultane leur donna la tenture qu'elle détacha elle-même et leur recommanda de la conserver comme un signe de ralliement dans les combats livrés pour la foi de l'Islam. Lorsque, après la mort de Soliman II, la puissance des Osmanlis commença à décliner, l'étendard du Prophète fut souvent porté dans les camps et déployé devant les armées ottomanes. En 1683, ce drapeau historique flottait sous les murs de Vienne. Il parait que dans la guerre actuelle, la levée de l'étendard sacré sera faite à Constantinople avec une pompe extraordinaire. Il sera déployé par Abdul-Hamid, qui le remettra au Scheikh-ul-Islam. Celui-ci, monté sur un cheval richement caparaçonné, et ayant à son côté le sultan également à cheval et l'épée nue, avec une escorte nombreuse d'ulémas chargés de proclamer la guerre sainte, parcourra la ville de Constantinople. L'étendard sera envoyé ensuite au quartier général de l'armée du Danube, où il sera porté par le Scheikh-ul-Islam.

Pendant la dernière guerre que Catherine II fit aux Turcs, on décida de porter à l'armée l'étendard de Mahomet, après l'avoir promené en procession dans la ville de Constantinople;—cette cérémonie était, est peut-être encore réputée sainte—il n'est permis qu'aux musulmans d'y assister—aucun étranger, quel que soit son rang, ne peut y assister. Trois jours avant l'exhibition, des hérauts l'annonçaient dans sa ville à son de trompe avec défiance, sous peine de mort, à quiconque n'est pas mahométan, soit de paraître dans les rues, soit de regarder par les fenêtres.

Le ministre de l'empereur d'Autriche, en résidence à Constantinople, voulut satisfaire sa curiosité et celle de sa femme et de ses deux filles.—Il loua, moyennant cinquante piastres, une chambre dans la maison d'un mollah située sur le passage du cortège, mais un ou deux jours avant la solennité, on lui offrit une autre chambre à un prix inférieur. Il rompit avec le mollah et prit l'autre chambre; le mollah réclama la parole donnée, mais en vain—il ne pouvait citer le ministre en justice, sans s'accuser lui-même d'un crime; il se retira sans murmurer.

Mais le jour de la cérémonie, lorsque l'étendard sacré passa devant la maison où le ministre et sa famille regardaient derrière une jalousie, le mollah qui s'était posté en face s'écria que l'étendard du Prophète était profané par des regards d'infidèles placés à une fenêtre qu'il montrait. La foule entra en fureur, enfonça la porte, foula l'ambassadeur aux pieds, dépouilla l'ambassadrice et ses filles de leurs vêtements et de leurs bijoux, en leur déchirant les oreilles pour avoir les pendeloques;—ajoutons ici un *et cetera*, la vengeance fut complète. On arracha avec peine la malheureuse famille à la fureur fanatique des agresseurs. Le gouvernement autrichien dut se contenter de rappeler et de remplacer son ambassadeur.

LA VÉRITÉ SUR LES TURCS

Le correspondant spécial d'un des premiers journaux de Paris lui écrit de Constantinople le remarquable article suivant:

Constantinople, 2 mai.

Voltaire écrivait déjà que les Français ne connaissent pas la Turquie; ce qui était vrai du temps de Voltaire est encore vrai aujourd'hui. A Paris, comme ailleurs, bien des gens sont convaincus que les chrétiens doivent être massacrés tous les matins; car les résidents européens reçoivent de leurs amis et parents des lettres désespérées. N'était le sentiment qui les dicte, elles feraient sourire. Voici en peu de mots ce qui se passe ici, au point de vue du massacre, dont parlent si souvent les journaux russes.

Les églises grecques ou catholiques sont paisiblement ouvertes, les cérémonies publiques ont lieu sans le moindre danger, les prêtres de toutes les confessions chrétiennes passent tranquillement dans les rues de tous les quartiers: Turc, Grec, ou Européen. Tous ceux qui ont affaire à Stamboul, et je suis de ceux-là, y allant chaque jour, font leurs courses avec autant de sécurité que sur le boulevard Montmartre; les Turcs ne les regardent pas plus que les autres passants, et le fanatisme musulman ne fait absolument l'effet d'avoir été pris par les turcophobes dans l'armoire aux vieux clichés. Telle est la vérité sur la capitale. Si les choses se passent autrement dans l'intérieur, je vous le dirai avec la même franchise; mais je le déclare hautement, j'ai vu l'Angleterre, la Belgique, la Suisse et bien d'autres pays célèbres par l'usage qu'ils font de la liberté, et nulle part je n'ai vu la liberté individuelle plus absolue qu'ici.

Et ce n'est certes pas des Turcs qu'un étranger doit se défier. Il y a, dans Galata, en

dehors des commerçants, banquiers et industriels grecs, toute une population grouillante et immonde qui vit de rapines, de vol ou de métiers inavouables. Dans Péra même, on trouve pas mal d'Européens vivant, Dieu sait comme. C'est de ces gens-là qu'il se faut garder. Mais comme ici tout le monde est armé, la meilleure police est celle que l'on fait soi-même. D'ailleurs, certaines banlieues de Paris et *White-Chapel* de Londres n'offrent pas non plus beaucoup de sécurité; il est évident qu'il y aurait imprudence à s'y aventurer seul, à certaines heures de nuit; il en est de même ici, et voilà tout.

Quant aux dangers que nous courons, je vais vous les dire; ils sont au nombre de trois:

1o. Les maladies épidémiques que les armées engendrent souvent, surtout lorsque le service sanitaire y est aussi rudimentaire qu'en ce pays;

2o. La misère, l'absence de pain et de travail, qui commence à se faire sentir et pourra pousser à de fâcheuses extrémités quelques malheureux mourant de faim;

3o. Enfin, une défaite sérieuse des armées turques, si toutefois elle entraînait une révolution; dans une période anarchique, il est fort possible qu'isolément des musulmans attaquent des chrétiens; mais tant qu'il y aura une autorité et que cette autorité sera, comme en ce moment, entre les mains d'hommes élevés en France et désireux d'établir ici des institutions libérales, ce qu'on appelle "le massacre général des chrétiens" n'est pas à craindre.

Il y a plus, même avec les vieux Turcs, il ne faudrait pas le redouter. Ceux-là ne se considèrent certainement pas comme les égaux des chrétiens; mais le Coran et la tradition de la conquête leur ordonnent de les protéger.

L'épithète méprisante de *giaour* n'a pas, en réalité, le sens qu'on lui attribue chez nous. Le *giaour* est, pour le Turc sincèrement religieux, un homme sans religion aucune; celui-là, il le méprise, le délaisse et le traite comme un chien; mais le Turc a une réelle estime pour les pasteurs catholiques, grecs ou arméniens, et pour ceux de leurs co-religieux qui obéissent à leur foi.

Franchement, si les Turcs ne professent pas un grand respect pour les *fripouilles* internationales qui abondent de ce côté-ci des Ponts, s'ils ne tiennent pas en haute estime les *floupoulos* et les *eserokotes* qui font manœuvrer les roulettes à tric de Péra, je ne saurais les en blâmer. La façon dont notre civilisation européenne se présente à eux n'est vraiment pas faite pour les séduire. C'est la Tour de Babel que ce quartier franc, mais les ambassades savent à quoi s'en tenir sur les dossiers d'un nombre assez grand de ceux qui l'habitent.

Si un Turc a la curiosité de connaître les distractions de Pérotés, il voit des maisons de jeu déshonnêtes, des filles plâtrées et peu débarbouillées, des cafés-concerts hétérogènes où l'on trouve des musiciennes allemandes, des danseuses anglaises, des chanteuses franco-grec-italio-hongroises; car tous les pays se partagent à doses à peu près égales cette exportation de malpropretés sociales. Mon Turc se sauvera immédiatement à Stamboul où, dans son *konak* bien clos, il retrouve des mœurs cent fois plus honnêtes.

Supposez que les Turcs soient en rapport d'affaires avec des Européens; huit fois sur dix, ils seront volés; on leur vendra des fusils qui ne partent pas, des ponts qui cassent tous les quinze jours parce qu'ils sont en fonte au lieu d'être en fer forgé. Alors, ils finissent par croire que tous les étrangers sont des voleurs, et quand ils en rencontrent d'honnêtes, il les comblent de distinctions et en font des beys ou des pachas.

En un mot, les Turcs n'ont vu de notre civilisation que nos modes et nos vices;—nous n'avons pas là de quoi triompher.

—Nous lisons dans le *Canadien*:

On a commencé à démolir les casernes des Jésuites. Nous avons été informé que le gouvernement a obtenu la permission de l'autorité religieuse avant de toucher à ces édifices, dont la propriété ne lui appartient pas.

La démolition n'affecte en rien les droits de propriété, qui restent à régler entre ceux que cela concerne.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas sans un certain sentiment de regret que nous voyons disparaître ces vieux murs, dans lesquels tant de travail et de dévouement se sont abrités.

Les Canadiens-français seraient bien ingrats s'ils oublièrent les sacrifices que les membres de la Société de Jésus ont faits pour nos ancêtres et pour la civilisation en ce pays.

Leur sang, versé pour la cause de Dieu, féconde encore une moisson riche pour l'Eglise. Car aucune société ne peut se vanter de faire plus de bien que la Société de Jésus. D'autres institutions rivalisent avec elle pour le triomphe et la gloire de l'Eglise, mais aucune n'a plus de science, de dévouement et d'esprit apostolique.

PHOSPHOZONE, le nouveau TONIQUE. — Nous avons employé le PHOSPHOZONE avec un avantage prononcé dans plusieurs cas, et les résultats obtenus ont été si satisfaisants, que nous le prescrivons aujourd'hui constamment, ayant une entière confiance en son efficacité. Comme tonique durant la convalescence, nous ne connaissons rien qui puisse lui être comparé, et nous croyons qu'il est de notre devoir d'en recommander l'usage à nos confrères et au public en général. — *Public Health Magazine*.

EVANS, MERCER & CIE., Chimistes manufacturiers, Montréal.